

donnés à votre usine... En un mot, j'ai soutenu votre fortune qui sombrait... Je considérais cette maison comme la mienne... Etais je assez naïf ! Vous m'en chassez brutalement, lorsque je viens de vous donner une dernière preuve de dévouement !

— Je ne vous ai pas dit que je vous renvoyais, monsieur Thomerain...

— Oh ! ne craignez pas que je vous laisse cette peine. J'ai l'honneur de vous donner ma démission

— Vraiment, monsieur ; et pourquoi donc ?

Michel s'avança un peu et vint audacieusement se placer devant l'industriel :

— Je vous donne ma démission, déclara-t-il d'une voix forte, parce que j'aime mademoiselle Suzanne de Saint-Ermond.

— Vous aimez ma fille, monsieur ?

— Vous le savez bien ! Et ce n'est que pour m'éloigner d'elle que vous m'avez expédié en Suède, en Norvège, en Russie... Si vous n'aviez craint quelque résistance de ma part, je crois que vous m'auriez expédié au fond de l'Asie ! Eh bien ! oui, je vous donne ma démission, parce qu'il ne me plaît pas d'être traité de la façon dont vous m'avez traité tout à l'heure, dans la maison d'une jeune fille que je vénère et que j'aime, peut-être plus que vous ne l'aimez et ne la vénérez...

— Assez, monsieur, vous vous oubliez !

Saint-Ermond étendit la main vers la porte du salon.

— Adieu ! s'écria Michel d'une voix farouche.

Et le jeune homme sortit brusquement du salon, tandis que l'industriel prononçait :

— Voilà un bon débarras !

## II — INCENDIAIRE I

Michel eut à peine quitté le chalet, que M. de Saint-Ermond revint dans la cour, affectant la plus grande inquitance, parlant avec désinvolture, faisant recommencer les plis des tentures, criant :

— Qu'on se dépêche ! qu'on se dépêche ! Les fleurs arriveront à midi. Il faut que tout soit prêt à midi, qu'il n'y ait plus qu'à disposer les guirlandes.

Il remarqua, cependant que les ouvriers étaient dissatisfaits et travaillaient mollement, il les apostropha :

— Ah ça ! mes amis à quoi pensez-vous ? si c'est Michel Thomerain que vous regrettez laissez moi vous dire qu'il y avait longtemps que sa conduite me déplaisait. Ma parole ! on aurait cru qu'il était le patron !... Heureusement, c'est fini ! Nous n'entendrons plus parler de lui... Il ira jouer ses petites comédies de dévouement autre part... Allons ! au travail ! Ceux qui préféreraient Michel Thomerain à moi, c'est-à-dire à leur vrai patron, n'ont qu'à le suivre !

Dès lors, personne ne dit plus que les paroles nécessaires à la besogne. Et vers midi, les apprêts étaient presque terminés.

Une superbe tente, gris et bleu, reliait le chalet à la fabrique ; la grande porte de la fabrique était ouverte, et une lourde draperie rouge séparait le premier vestibule du reste des ateliers. Le glacier arrivait pour installer son buffet ; le fleuriste disposait déjà des guirlandes de tous côtés. A ce moment, un domestique vint prévenir M. de Saint-Ermond que sa fille l'attendait dans la salle à manger.

— Bien, bien, j'y vais, dit-il.

Mais, sur le perron, il hésita un peu :

— C'est que, murmura-t-il, avec elle ce sera moins commode. Bah ! tant pis !

Et il se dirigea vers la salle à manger, où Suzanne, vêtue d'une simple robe noire, attendait, debout, le visage très pâle, les yeux un peu rouges.

— Tu as pleuré ? fit son père en s'asseyant.

— Je regrette que vous le voyiez, mon père ; car j'ai fait ce que j'ai pu pour que mes yeux ne soient pas rouges.

— Tu sais bien que je vois tout, même quand on veut me le cacher. Pourquoi as-tu pleuré ?

— Parce que j'ai entendu tout ce qui s'est passé entre vous et M. Michel.

— Voilà qui est parfait et qui rend inutile la communication que j'allais te faire. Puisque tu sais que Michel nous quitte...

— C'est vous qui l'y avez forcé.